

MIXAIL VASIL'EVIC LOMONOSOV (1711-1765), LA LANGUE HONGROISE ET LES HONGROIS

FERENC PAPP

On pourrait s'imaginer à première vue que des mots tels que « Lomonosov » et « Hongrois » relèvent de domaines complètement différents et n'entretiennent aucun lien entre eux. Cet article voudrait montrer qu'il n'en est rien en partant des quatre constatations suivantes :

- Lomonosov avait des connaissances non négligeables dans le domaine des langues finno-ougriennes.
- Le hongrois fut l'une des premières langues étrangères qu'il eut l'occasion d'entendre.
- Les Hongrois se sont établis à date ancienne en Europe.
- Mais il se trouve qu'ils n'en sont pas vraiment conscients.

Il est bien connu que Lomonosov a passé son enfance et une partie de son adolescence, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, dans son village natal, sur les rivages de la Mer Blanche, aidant son père qui était un paysan pêcheur. Son premier autographe (écrit en russe, bien évidemment) se rapporte précisément à cette période et évoque ce genre d'activité. Il aurait alors déjà pu théoriquement se familiariser avec des langues appartenant à la famille finno-

ougrienne ou, selon le terme auquel il devait ensuite se tenir, les langues « tchoudes » [a] ; mais il n'avait encore à cette époque, bien évidemment, aucune notion de ces concepts. Par la suite il devait déclarer dans ses souvenirs : « Les Lapons [...] constituent avec les Finnois un seul peuple, auquel s'ajoutent les Caréliens et quantité de peuplades sibériennes. Leur langue a une origine unique [...] » (VI, p. 361)¹

I

La première mention qu'ait faite Lomonosov d'une langue finno-ougrienne remonte à l'année 1749, lorsque, dans sa polémique avec l'académicien Müller [b], il déclare : « [...] J'ai pu m'assurer que les Hongrois nous appellent *Russes* (*русские*) alors qu'ils appellent *Razes* (*разы*) [c] les autres Slaves. » (VI, p. 33) Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur cette déclaration. La question de savoir comment les Hongrois appelaient les Russes était pour Lomonosov de la plus haute importance, ce qui s'explique par les raisons suivantes. On sait que, selon la théorie normaniste dont la paternité revient à l'académicien Bayer [d] et qui eut un grand retentissement au milieu du XVIII^e siècle, ce sont toutes les structures de l'état russe qui auraient été établies par les Varègues germaniques. [e] Nous pouvons facilement imaginer comment Lomonosov, qui était un fervent patriote, devait considérer cette théorie. Et c'est sur cette toile de fond qu'intervient le nom *Russes*. En hongrois, *Russe* se dit *orosz*, avec un *o* prothétique hérité du relais turc. [f] C'est ainsi que les ancêtres des Hongrois désignaient les Russes, alors qu'ils se trouvaient encore quelque part dans ce qui correspond de nos jours au Sud de la Russie et qu'il n'était encore absolument pas question des Normands Varègues. C'est donc que la théorie normaniste est erronée, qui consiste à rattacher le terme désignant les Russes (*ruskij*) au germanique *ruscus* « rougeâtre, roux ». *Quod erat demonstrandum* pour Lomonosov.

1. On renvoie ici comme par la suite à l'édition suivante des oeuvres de Lomonosov : M.V. Lomonosov, *Полное собрание сочинений* (*Oeuvres complètes*), 1-10, Moscou-Léningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk, 1950-1959.

Revenons maintenant sur son affirmation : « J'ai pu m'assurer... » pour faire deux remarques :

— Lomonosov a vu juste, si ce n'est que les « autres » Slaves étaient en fait appelés par les Hongrois *ràc*, ce qu'à l'allemande on orthographiait avec un *z* final ; Lomonosov qui a noté ce mot le connaissait mais il a pu confondre la prononciation du graphème allemand *z* qui note le phonème /ts/ avec le *z* russe qui note /z/ ;

— il est regrettable que les chercheurs, je ne parle pas seulement des Hongrois, ne disposent comme par un fait exprès d'aucun renvoi, d'aucune source citée pour cette affirmation, de sorte que l'on ignore où Lomonosov a pu s'informer de ce qu'il avance. Pourtant notre auteur était un philologue méticuleux qui citait toujours abondamment ses sources. C'est ainsi que son *Histoire ancienne de la Russie* [g] ne parut qu'avec un retard considérable, après sa mort, parce que l'imprimerie de l'Académie avait refusé de la composer au vu de ses innombrables notes juxtalinéaires et en marge. Or, nous insistons sur ce point, c'est un philologue aussi scrupuleux qui n'indique ici aucune source, se contentant d'affirmer : « J'ai pu m'assurer... » Comment interpréter pareille négligence ?

II

Et pourtant, nous allons voir qu'il ne s'agit pas de négligence. Mais pour nous en convaincre nous allons devoir voyager dans des époques et des contrées lointaines.

La princesse hongroise Elisabeth, de la dynastie des Árpád (1207-1231), avait épousé le margrave de Marburg Ludwig au XIII^e siècle. Elle devint ensuite une sainte de l'Eglise catholique connue dans le monde entier, ce qui signifie qu'on ne la révérait pas seulement en Hongrie où elle est connue sous le nom de *Árpád-házi Szent Erzsébet* (sainte Élisabeth de la Maison des Árpád) ou *Magyarországi Szent Erzséber* (sainte Élisabeth de Hongrie). On lui vouait également un culte, bien sûr, à Marburg, où Lomonosov se trouva faire son séjour d'études de 1736 à 1741. C'est précisément pour cela que presque toutes les jeunes filles de la ville étaient prénommées « Élisabeth » et c'était le cas de l'épouse de Lomonosov (Elisabeth Zilch, appelée à la russe

Елизавета Генриховна Циълх, fille de la logeuse de Lomonosov et du syndic Heinrich de la corporation des brasseurs de Marburg, déjà décédé à cette époque). Mais tout cela était déjà connu. Or voici qu'une publication relativement récente d'une bibliothécaire de Budapest est venue nous apprendre que quasiment dans les mêmes années faisait aussi ses études à Marburg un Hongrois, Sámuel Détsei². Dans le livret commémoratif de celui-ci, à côté des textes rédigés par ses professeurs et ses compatriotes, on tombe soudain sur celui-ci :

Jaf pidem et argentum superat virtuf.

Добродѣтель лучше яспіда и серебра.

Marpurgi Cattonum.

Nobilifsimo Domino albihujuf

Aug : 30 Anno 1737.

posessori his se recommendat.

Michael Lomonofoff.

Ruthenus.

Cette inscription appelle les remarques suivantes :

- la date coïncide avec celle du départ de Détsei de Marburg ;
- dans ce livret on ne trouve pas de signatures d'autres étudiants étrangers, il n'y a que celles de professeurs allemands et d'étudiants hongrois ;
- Lomonosov et Détsei étaient plus âgés que leurs condisciples : Lomonosov était entré à l'université sur le tard et Détsei avait d'abord dû travailler plusieurs années afin de pouvoir financer ses études ;
- pour les Hongrois de l'époque, le terme de *Ruthenus* (Ruthène) était l'équivalent de *Russus* (Russe) tout en demeurant d'un emploi plus restreint (un peu comme le terme de *xoxol'* utilisé chez les Russes pour désigner les Ukrainiens). [h]

C'est ainsi que Lomonosov, au cours de ses cinq années d'études à Marburg (il ne devait faire qu'un très bref séjour à Freiberg), dans cette ville universitaire qui pouvait se réclamer de

2. S.K. Németh, « Lomonosov - egy XVIII. századi magyar emlékkönyvben » (Lomonosov dans un livret commémoratif du XVIII^e siècle), *Kortárs*, XXVI/5, 1982.

la Hongrie en terre allemande dut bien des fois avoir l'occasion de s'entendre apostropher avec les termes de *Russus* ou de *Ruthenus* : *Salve Russe ! Quo vadis Ruthene ? In mensam ?* etc. Même s'il avait été absolument borné (ce qui était loin d'être le cas), il lui aurait été impossible de ne pas acquérir la conviction que c'est ainsi que les Hongrois appelaient les Russes, en latin au moins. Mais comment oser invoquer cette source à côté de Tacite et Tatiščev [i], et des autres géants, russes ou étrangers, de l'historiographie d'alors ? Non, décidément, mieux valait s'en tenir à la déclaration « j'ai pu m'assurer que... » sans indication de source...

III

Et cependant le récit des relations entre le géant russe et son condisciple (et peut-être aussi ami) hongrois ne s'arrête pas là.

Dans les premières ébauches de sa *Grammaire russe* [j] Lomonosov devait citer des substantifs présentant le suffixe russe *-ec* (*-ecy*). Et c'est ainsi qu'il nous propose d'abord « *перуанец* »..., « *бразилианец* »..., « *трансилванец* ». (VII, p. 641) (c'est moi qui souligne), soit « Péruvien », « Brésilien », « Transylvain ». Ce dernier substantif est rare et peu connu des Russes, mais on comprend mieux qu'il soit cité si l'on se souvient que Detséi était originaire de Transylvanie... Et cependant les années passent, Lomonosov livre aux typographes le manuscrit définitif de sa *Grammaire*. Dans cette dernière version le passage cité est devenu : « Les noms de nationalité étrangers se terminent en *ey* ». *Неаполитанус*, *Неаполитанец* » (§ 237, VII, p. 471) Lomonosov a donc changé son exemple dans la version définitive : il a substitué à un terme rare et peu compréhensible, même s'il était subjectivement proche de lui, un terme mieux connu. Nous avons cette chance que l'édition académique de la *Grammaire* de Lomonosov reproduise aussi bien le texte définitif que les ébauches et notes qui l'ont précédé. C'est que les éditeurs des manuscrits de Lomonosov n'ont pas toujours fait preuve des mêmes scrupules comme nous allons le voir.

IV

Il est bien possible que ce soit cet épisode peu connu de sa biographie que veuille évoquer Lomonosov vers la fin de sa vie, plutôt brève selon nos critères actuels, dans une note que l'on ne date pas plus tard que 1762 et dans laquelle, énumérant trente langues, il marque d'une croix dix d'entre elles, dont le hongrois.

Jusqu'à aujourd'hui le fait que cette langue se soit retrouvée parmi celles qu'énumérait Lomonosov était demeuré une énigme. Personne ne savait expliquer pourquoi ces langues, y compris cette mystérieuse langue hongroise, s'étaient retrouvées regroupées sur une même page. Il n'y avait que les commentateurs jugés les plus téméraires mais qui se sont révélés en fait être les plus prudents pour suggérer que Lomonosov avait marqué d'une croix les langues qu'il connaissait.³ Mais pour le hongrois la croix demeurait incompréhensible car on estimait qu'il ne pouvait qu'ignorer cette langue. Par contre, désormais, après tout ce que nous avons exposé, la question de savoir comment cette langue pouvait lui être connue s'éclaire.

L'ensemble de ce document, y compris le mot « hongrois », ne fut publié qu'un siècle plus tard par l'académicien P. Pekarskij⁴. Mais sans faire figurer la croix qui suit le mot « hongrois » dans l'original. A qui la faute ? Pekarskij était mort quelques mois avant la publication de son *Histoire* et ses éditeurs se portaient garants de la fidélité à l'original de leur publication du manuscrit de Lomonosov⁵. Mais on peut noter que même dans la dernière édition académique, celle des années 1950-1959, le document n'est pas reproduit dans son intégralité. Il y a là incontestablement faute des éditeurs, car, que cela plaise ou non, que ce soit on non une vantardise de Lomonosov déjà âgé, le document existe⁶. Et le devoir sacré de

-
3. P.N. Berkov est l'un de ces commentateurs, voir *Вопросы языкознания*, 6, 1953, p. 110, note 6. C'est lui qui a alors attiré l'attention de l'auteur sur cette « bizarrerie » de l'édition académique des oeuvres de Lomonosov sur laquelle nous nous penchons.
 4. P. Pekarskij, *Исторія Императорской Академія Наук (Histoire de l'Académie des sciences)*, Saint-Petersbourg, 1875.
 5. L'académicien Pekarskij était mort le 12 juillet 1872 et son *Histoire* devait paraître en janvier 1873, ou légèrement plus tard. (cf. *ibid.*, p. [3])
 6. Archives de l'Académie des sciences de Russie, фонд 20, оп. 1, № 2, лл. 343-349.

tout éditeur est de publier absolument tout ce qui appartient à la plume de l'auteur.

V

Les Finno-Ougriens se sont établis à date déjà ancienne en Europe. « Les antiques habitants de la Russie, les Slaves et les Tchoude, sont connus d'après les authentiques relations de nos chroniqueurs [...]. Les deux peuples ont joué un grand rôle dans cette immense étendue de terres. Le territoire occupé par les Slaves s'est étendu avec le temps. Bien des régions qui, du temps des premiers princes russes, étaient peuplées de Tchoude ont été ensuite envahies par les Slaves. Une partie des Tchoude s'est unie à eux, l'autre, abandonnant le terrain, s'est retirée vers le nord et l'est. » (VI, p. 173)

Au cours de l'été 1756, se trouva être de passage à Saint-Pétersbourg le philologue hongrois György Kalmár. Dans les Archives de l'Académie des Sciences de l'URSS (ou plutôt désormais de Russie ?) on ne trouvait dans le dossier Lomonosov jusqu'à ces derniers temps qu'un unique objet en rapport avec la Hongrie ; il s'agissait de la version courte de la grammaire hébraïque de Kalmár, d'ailleurs dédiée au conseiller (*consiliario*) M. Lomonosov⁷. Ainsi donc, même en l'absence d'enregistrements sur bande magnétique à cette époque, il est hautement vraisemblable que Lomonosov et Kalmár se sont rencontrés personnellement à Saint-Pétersbourg et ont pu avoir des échanges (ne serait-ce qu'en latin). Les deux génies, comme tel est souvent le cas, nourrissaient des opinions diamétralement opposées. Depuis ses jeunes années Lomonosov était convaincu de la parenté entre Tchoude et Russes. C'est ce qu'il pensait déjà sur les bancs de l'école et, par la suite, à Moscou et Kiev, il ne fit que se renforcer dans cette opinion et il retrouva ces idées à l'étranger. La parenté tchoude, une histoire primitive commune aux Russes et aux Tchoude, telle était la pierre angulaire de la vision du monde scientifique de notre géant russe. A la même époque Kalmár,

7. Sur tout cela on peut consulter F. Papp, « Kalmár György oroszországi kapcsolatairól » (A propos des relations russes de György Kalmár), *Filológiai Közlemény*, IV, 1958.

comme au fond tous les Hongrois les plus éminents de l'époque, était persuadé à la fois d'une parenté orientale de la langue hongroise avec l'hébreu et les autres langues sacrées des Écritures et d'une parenté antique avec les Huns (Nous estimons que la vision commune, non scientifique, est encore proche de cela de nos jours ; ce serait à vérifier). Kalmár avait rédigé des textes dithyrambiques sur la parenté orientale du peuple hongrois et de sa langue. A en juger d'après les témoignages de ses contemporains les plus dignes de foi, il était doté d'une forte personnalité. Comme nous avons pu en juger en analysant les annotations qu'il avait faites sur les livres de sa bibliothèque personnelle⁸, Lomonosov était un homme qui se jugeait humilié et offensé. On peut donc penser que les discussions qu'eurent les deux hommes furent pour le moins serrées et animées.

En 1770 devait paraître le livre de I. Sajnovics *Demonstratio. Idiome Ungarorum et Lapponum idem esse*, et en 1798 (en fait 1799) celui de S. Gyarmati, *Affinites Lingvae Hungaricae cum Lingvis Fennicae Originis grammaticae demonstrata*). Les linguistes hongrois estiment que c'est à partir de là que la théorie de la parenté linguistique finno-ougrienne a cessé d'être une hypothèse pour devenir l'unique théorie scientifique possible. Et néanmoins un esprit aussi curieux que Sándor Körosi qui, lui aussi, avait fait ses études en Allemagne (à Göttingen), devait continuer encore par la suite, à compter de 1819, à rechercher la trace des ancêtres des Hongrois quelque part en Extrême-Orient (c'est d'ailleurs ainsi, par hasard pourrait-on dire, qu'il est à l'origine de la philologie tibétaine). Il n'était pas facile pour nos fiers Hongrois d'admettre pareille vérité : leurs parents les plus proches (même si ce n'était que sur le plan linguistique) s'adonnaient à la pêche dans l'Extrême-Nord. C'est alors qu'est née l'expression hongroise *Halzsirszagú rokonság*, « une parenté qui sent son huile de poisson ».

Or c'est précisément grâce à ce malentendu que nous disposons de la première grammaire de la langue hongroise qui parut en Russie et fut rédigée en russe. Son auteur, un noble ruthène de Hongrie, Endre Desko (né en 1816 en Hongrie, mort en 1874 en

8. F. Papp, « На полях личной библиотеки М.В. Ломоносова » (Les annotations sur les marges des livres de la bibliothèque personnelle de M.V. Lomonosov), *Studia slavica hungarica*, XXX, 1984.

Russie sous le nom russifié de Andrej Deško) servait dans l'administration russe, ayant atteint le grade de conseiller. [k] En 1855 il fit paraître à Saint-Pétersbourg sa *Grammaire hongroise avec texte russe et comparée aux langues tchouvache et tchéremisse...* pour montrer que Lomonosov avait commis une erreur en rangeant le hongrois aux côtés des langues tchoudes⁹.

*Institut de linguistique
de l'Académie des sciences de Hongrie
Traduit du russe par Roger Comtet*

NOTES DU TRADUCTEUR

[a] Les anciennes chroniques russes désignaient ainsi les peuplades finnoises qui étaient au contact de la république de Novgorod et qui sont à l'origine des Estoniens d'aujourd'hui ; le nom du lac Tchoudes, ou lac Peïpous, sur lequel se déroula la bataille de la glace en 1242 entre Alexandre Nevskij et les chevaliers teutoniques renvoie à cette ancienne dénomination.

[b] Gerhard-Friedrich Müller (1705-1783), entré à l'Académie des sciences en 1748 et désigné désormais à la russe comme « Fëdor Ivanovič Miller » avait fait scandale en 1749 par le texte sur « l'origine du peuple et du nom russes » qu'il avait préparé pour la séance solennelle de l'Académie du 6 septembre ; les académiciens russes qui s'étaient fait communiquer le texte au préalable y découvrirent un exposé de la théorie normande qui attribuait aux Varègues toute la culture russe. (Voir J. Breuillard et Iou. Polouektov, « Vassili Trediakovski (1703-1769), Samuel Bochart (1599-1667) et l'origine des Russes », *La revue russe*, 6, 1994, pp. 47-48) Müller perdit son grade d'académicien et se retrouva *ad junkt* avec des émoluments bien moindres.

9. On considérait alors encore le tchouvache comme une langue finno-ougrienne alors qu'il appartient au groupe turk. La même année, en 1855, N.G. Černyševskij devait publier dans la revue *Sovremennik* dirigée par V.G. Belinskij un compte rendu des plus critiques du livre de Desko.

[c] En hongrois, en fait, *rác*, comme il sera expliqué plus loin, et qui désigne encore de nos jours les Serbes ; voir les vieux termes français de *Rasciens* et de *Rascie*.

[d] L'Allemand Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738) a fondé la théorie normande dans ses *Origines russicae* publiées à Saint-Pétersbourg en 1741.

[e] Les Varègues, ou Normands, venus des côtes suédoises, suivaient le grand axe d'échanges, le « chemin des Varègues aux Grecs », qui reliait l'Europe du Nord à Byzance en suivant les fleuves russes, Dvina et Dniepr ; ils auraient fondé à Kiev le premier état russe, selon les anciennes chroniques ; leur prince Rurik est à l'origine de la première dynastie des souverains russes.

[f] Les Turcs ottomans ont occupé le territoire de la Hongrie transdanubienne et la puszta de 1526 à 1699, laissant des turcismes dans le vocabulaire du hongrois.

[g] M.V. Lomonosov, *Древняя Российская история от начала до великого князя Ярослава Первого, или до 1054 года (1-2 ч.)* (Histoire ancienne de la Russie depuis l'origine de la nation russe jusqu'à la mort du grand duc Jaroslav I^{er} soit 1054 en deux parties), Saint-Pétersbourg, 1766. L'ouvrage fut traduit en français dès 1769 sous le titre de *Histoire de Russie jusqu'à la mort d'Iaroslaf*.

[h] Le terme de *xoxol* fait référence à son homonyme qui désigne la houe, le toupet de cheveux en souvenir de la mèche (*čub*) que les Cosaques se laissent pousser sur le devant de la tête, peut-être en souvenir de leurs relations avec les Turcs musulmans aux temps de la Siètche.

[i] Vasilij Nikitič Tatiščev (1686-1750), disciple de Pierre le Grand, est considéré comme le premier historien russe pour avoir écrit : *Istorija rossijskaja s drevnejšix vremen...* (*Histoire russe depuis les temps anciens...*) ; cette histoire s'arrête à Ivan le Terrible et fut publiée à titre posthume en cinq volumes de 1768 à 1848.

[j] *Российская грамматика (Grammaire russe)*, Saint-Pétersbourg, 1755. On considère que c'est la première grammaire russe, elle a exercé son influence sur la pensée linguistique russe jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle.

[k] Cette dénomination correspond à plusieurs des 14 grades institués par Pierre le Grand dans sa hiérarchie des serviteurs de l'Etat (la « Table des rangs »), ils sont supérieurs au huitième.

РЕЗЮМЕ

Статья посвящается отношению к финно-угорским языкам, в частности - к венгерскому языку. Ломоносов учится в Марбурге, в городе св. Елисаветы-венгерки. Он сделал запись в мемориальной книжке одного венгерского студента-марбуржца на русском и латинском языках. Ломоносов и под конец своей жизни указывает на то, что у него было какое-то особое отношение к венгерскому языку, однако это не отражается в академическом издании его произведений. Приводятся и другие документированные факты венгерских реляций Ломоносова.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

XVIII-й век ; Ломоносов ; Байер (Bayer) ; Миллер (Müller) ; Детшей (Détsei) ; Калмар (Kalmár) ; Дешко (Desko) ; Пекарский ; Марбург (Marburg) ; венгры ; Трансильвания (Erdély) ; финно-угры (чудь).

121

Aspidem et argentum superat virtus.

Добродетель лучше золота и серебра.

Marburgi Castellum.

Aug. 30 Anno 1757.

*Nobilissimo Domino Abbi hujus
piscipoli hinc se recommendat.*

*Michael Lomonosoff
Lithuanus.*